

LE SOI EST L'AMI DU SOI MAIS AUSSI SON ENNEMI¹

Souvent cette phrase de la *Bhagavad Gîtâ* n'a pas été appréciée à sa juste valeur parce qu'on l'a considérée comme vide de sens ou mystérieuse, c'est-à-dire ne valant pas la peine d'être approfondie ou bien impossible à expliquer. Certains étudiants ont pourtant fait bon usage de l'enseignement qu'elle contient. C'est un verset qui a trait directement à la Théosophie appliquée à notre vie quotidienne et qui mérite ainsi d'être examiné attentivement.

Il fait état de deux sois, l'un étant l'ennemi et aussi l'ami de l'autre. Evidemment, sans les suggestions trouvées dans la Théosophie, postuler deux sois dans une même personne ne peut pas paraître autrement que dénué de sens, sauf dans les cas admis par la Science, où il y a une aberration de l'intellect, où un lobe du cerveau refuse de travailler avec l'autre, ou bien lorsqu'il y a quelque dérangement cérébral. Mais, après avoir un peu étudié la constitution de l'homme — matériel et spirituel — telle que nous la trouvons esquissée dans la Religion-Sagesse, nous pouvons facilement voir que c'est du soi supérieur et du soi inférieur qu'il s'agit.

L'injonction qui fait suite et prescrit d'« élever le soi par le soi », fait ressortir clairement ce point ; car puisqu'une chose ne peut pas s'élever sans un point d'appui, le soi qui nous élèvera doit être le soi supérieur, et celui qui doit être élevé, l'inférieur.

Afin d'accomplir cette tâche, nous devons faire connaissance avec le soi qui doit être élevé. Plus grande et

¹ Traduction de l'article « The Self is the friend of Self and also its enemy » de W.Q. Judge (Branch Paper n°5 – Août 1890).

précise sera cette connaissance, plus rapide sera la progression du travail d'élévation de l'être qui s'y efforcera.

Observons un moment les obstacles sur le chemin, les raisons pour lesquelles, pour tant d'individus, la compréhension qu'ils ont d'eux-mêmes est aussi clairement déficiente.

Chacun sait qu'il peut voir les défauts dans les actions et le caractère des autres hommes mieux que les siens. Il y a, bien sûr, des gens qui n'admettent pas qu'ils aient des défauts.

St Jacques évoque le cas d'un homme qui se regarde dans un miroir et, tout de suite, se met à oublier quel genre d'homme il est. Bien que j'aie souvent mis cela en doute, c'est pourtant bien le cas en ce qui concerne le miroir qui nous est souvent tendu par les autres pour nous y regarder. Nous voyons notre apparence pendant un moment puis nous l'oublions.

Il y a cependant certaines choses au sujet desquelles il est souvent impossible pour nous de nous connaître. Souvent, nous n'entendons pas, comme les autres le font, nos intonations de voix qui sont rudes ou désagréables. Il n'existe, en effet, guère de chose aussi difficile que d'entendre réellement notre propre voix dans tous ses aspects de ton et d'accent. Nous sommes si habitués à elle que nous ne pouvons dire si elle est agréable ou repoussante, musicale ou discordante. Nous devons nous fier aux dires de ceux qui l'entendent.

En fait, je doute sérieusement que quiconque entende jamais complètement les tons de sa voix, de la même façon que ceux à qui nous parlons, parce qu'elle nous parvient non seulement par le canal de l'oreille externe qui reçoit les vibrations émises à l'extérieur de nous, mais aussi au moyen des vibrations produites à l'intérieur, à travers tout le crâne et, pour cette raison, elle sera toujours une voix différente pour nous. En conséquence, il ne serait pas profitable d'accorder une trop grande attention au son de notre voix si nous le faisons sans

nous soucier de l'attitude intérieure elle-même qui presque toujours détermine le ton avec lequel nous parlons ; car si nos sentiments sont bienveillants et charitables, il est plus que probable que leur expression vocale sera en accord avec eux. On peut sûrement laisser le soin de l'exercice de la voix, autant qu'il est possible, aux professeurs qui se chargent de l'adoucir et de la polir.

En prenant quelques exemples parmi le grand nombre de ceux que nous trouvons autour de nous, et, en supposant qu'ils représentent des défauts et des particularités que nous sommes susceptibles d'avoir, nous pouvons arriver à quelque chose d'utile dans notre vie Théosophique.

Voici une personne qui vous dit constamment qu'un certain nombre de gens sont toujours très portés à parler d'eux-mêmes et de leurs affaires et semblent ne prendre aucun intérêt à la conversation, à moins qu'ils n'en soient eux-mêmes le centre. Après avoir dépeint le défaut des autres, cette personne, homme ou femme, se met aussitôt à montrer que c'est son propre défaut particulier, car, à partir de ce moment, toute la conversation porte sur « moi » ou « mes » affaires.

Notre sujet suivant est un individu qui parle beaucoup d'altruisme et de fraternité, mais qui ne donnerait pas un centime pour quelque bonne cause. Non peut-être par avarice intentionnelle, mais par pure habitude de ne pas donner et de ne pas aider.

En voici un autre qui illustre le défaut marqué de ce siècle, l'inattention. Il vous écoute, mais n'entend qu'une partie et ensuite, quand il répète ce qu'il dit vous avoir entendu dire, il en donne une version entièrement différente de la vôtre. On bien, s'il écoute un débat ou une discussion, il ne prête l'oreille qu'aux arguments qui, pour lui être familiers, le frappent favorablement.

Ensuite, nous avons le bigot qui, tout en chantant les louanges de la liberté de pensée et de l'unité de tous les hommes, fait montre de la bigoterie la plus épouvantable.

Puis nous voyons un autre individu qui illustre une variante du premier auquel j'ai fait allusion : c'est l'homme qui ne souhaite apparemment que vous imposez ses propres vues et ne se soucie pas de savoir ce que peuvent être vos opinions.

Voici encore le sectaire qui donne sa faveur à telle école ou tel groupe. Aucune critique n'est admise. Aucun défaut ne peut être reproché. L'esprit partisan enveloppe tout et empêche de voir clair.

Bien entendu, tous ces cas ne constituent que des échantillons, mais dans une certaine mesure chacun de nous possède tous ces défauts, ne serait-ce que faiblement, ils sont là quand même. Ils sont tous le résultat de la prédominance du soi inférieur, car ils traduisent tous une disposition à mettre le *Moi* personnel en avant. Ils représentent le triomphe actuel du soi inférieur sur les efforts du soi supérieur. Ils peuvent être diminués, dans une certaine mesure, si l'on fait attention à leur expression extérieure, mais aucun progrès réel ne sera obtenu si un travail sur le plan caché n'est pas commencé. Un défaut comme celui de ne pas écouter longtemps les vues d'un autre mais de se hâter de lui dire ce que l'on pense soi-même, est une disposition qui nuit à l'acquisition de nouvelles idées. Si vous racontez constamment aux autres ce que vous pensez, vous ne gagnez rien. En effet, votre expérience et votre point de vue sont les vôtres et sont bien connus de vous. Leur expression répétée ne sert qu'à les imprimer plus fortement dans votre mental. Vous ne recevez alors aucune des lumières nouvelles que le mental des autres pourrait jeter sur votre philosophie si vous lui en donnez l'occasion.

Il y a d'autres facteurs dans notre constitution qui sont de

puissants producteurs de défauts et d'erreurs. Chaque homme a deux lignes d'ascendance. L'une est celle qui vient de ses parents, et elle concerne sa constitution mentale et physique. Cette ligne peut remonter aux lieux les plus étranges et les plus singuliers et apparaître pleins de sinuosités, en passant par des dispositions et des caractéristiques mentales dont nous n'avons aucune idée. Supposez que votre ligne d'ascendance physique remonte aux Danois ou aux Norvégiens, et la mienne aux Français. Il y aura, dans une certaine mesure, un manque de sympathie et d'appréciation mutuelle sur le plan mental. Bien sûr, cet effet ne sera pas apparent si une longue période de temps s'est écoulée depuis que notre sang a circulé dans ces corps, mais cependant il en restera quelques traces. Il y aura une tendance pour le physique, incluant le cerveau, à toujours amener à la surface les caractéristiques qui résultent de la prépondérance des facultés et dispositions héritées. Ces caractéristiques appartiennent entièrement au plan physique, et sont transmises depuis les siècles passés par héritage, en affectant le corps particulier que vous pouvez occuper dans l'une ou l'autre de vos incarnations. C'est votre karma d'avoir cette sorte d'environnement physique entourant votre soi intérieur. Il faut noter que les obstacles à la perception de la vérité et à l'acquisition de la connaissance du soi, qui sont le résultat de l'hérédité physique, sont difficiles à percevoir, et nécessitent beaucoup d'étude et d'examen de conscience pour les amener à la lumière. Mais ils sont là, et le Théosophe sérieux cherchera à les découvrir. Les différences observées dans le corps physique, que nous nommerons en l'occurrence — différences d'héritage — sont de la plus haute importance. Elles ressemblent aux différences entre des télescopes ou des microscopes fabriqués par des opticiens différents, et elles tendent à nous faire voir la vérité d'une manière claire ou floue,

ou bien comme entourée de halos multicolores. Ce que nous désirons le plus avoir est un télescope mental qui soit non seulement puissant mais aussi dépourvu des couleurs que seule la qualité d'achromaticité éliminerait.

La seconde ligne d'ascendance est celle qui appartient purement à l'homme intérieur ; c'est la ligne psychique. Elle est obscure, et, en fait, ne peut être découverte et définie que par un adepte, ou un voyant entraîné dont la clairvoyance lui permet de voir ce fil intangible mais cependant puissant qui a tant à voir avec notre caractère. Cette ligne est tout aussi importante que l'ascendance physique — en fait même plus — parce qu'elle concerne l'homme toujours vivant, alors que la demeure physique est choisie par l'homme intérieur ou est la conséquence des actions que cet homme intérieur a obligé le précédent corps à accomplir. Aussi peut-elle être modifiée facilement à tout moment si nous vivons dans la soumission à la loi supérieure.

Si l'on quitte la ligne globale d'ascendance au sein d'une nation, on trouve que chaque individu est également gouverné par les caractères particuliers et les défauts propres à la famille, qui ne sont pas aussi faciles à définir que ceux qui sont propres à la nation, du fait que peu d'hommes sont en possession de faits suffisants pour définir les tendances familiales générales.

Si nous en venons maintenant à nous-mêmes, c'est presque un axiome d'affirmer que le mental de chacun agit d'une façon *qui lui est propre*. Le mental possède une tendance, qui s'accroît de jour en jour après nos premières années d'existence, de tomber dans une ornière — sa propre ornière ou façon de regarder les choses et les idées. Ceci est d'une grande importance.

En effet, l'homme qui a libéré son mental de sorte à le rendre capable d'épouser facilement les méthodes du mental des

autres, cet homme-là a plus de chances de voir la vérité plus rapidement que celui qui est fixé dans ses propres voies.

Nous devons donc tout de suite nous constituer notre propre critique et adversaire, car il n'est pas fréquent que quelqu'un d'autre consente à remplir ce rôle pour nous ou en soit capable.

Notre première étape, qui est aussi la plus difficile — pour certains, en fait, impossible — est de nous choquer nous-mêmes d'une façon telle que nous soyons vite capable de sortir de nos propres méthodes mentales ou plutôt de les comprendre. Je ne veux pas dire que nous devons abandonner tout ce que nous avons eu antérieurement comme apprentissage et éducation, mais que nous analysions toutes nos opérations mentales de façon à connaître avec certitude et à percevoir aisément la différence réelle de méthode entre nous-mêmes et toute autre personne. C'est une chose que les hommes d'aujourd'hui entreprennent ou réalisent rarement ; chacun est épris de ses propres habitudes mentales et répugne à admettre que quelqu'un d'autre puisse être meilleur que lui. Quand nous sommes devenus familiers avec les voies mentales qui sont les nôtres, c'est alors que nous sommes dans la position convenable pour voir si, dans un cas particulier ou l'autre, notre point de vue est faux.

C'est là l'équivalent psychologique et métaphysique du processus scientifique qui consiste à classier et comparer de façon à parvenir à distinguer des différences entre des choses en vue de découvrir des lois physiques. Car, tant que nous restons dans l'ignorance de la méthode des voies suivies dans l'action de notre mental, il n'existe pas de moyen permettant de comparer notre mental avec celui des autres. Nous pouvons comparer nos points de vue et opinions, mais non la mécanique réelle de la pensée. Nous pouvons entendre des doctrines, mais nous sommes incapables de dire si nous les acceptons ou les rejetons

sur la base d'un raisonnement juste, ou parce que notre penchant particulier sur le plan mental nous force à ratiociner en nous conformant entièrement à une déformation mentale acquise tout au long de nombreuses années vécues dans la précipitation.

On mesure l'intérêt qu'il y a à comprendre notre déformation mentale au point de pouvoir l'abandonner à volonté, et entrer dans la déformation mentale d'un autre, quand, nous considérons que chacun de nous n'est capable de percevoir que l'une des nombreuses facettes que la vérité présente. Si nous restons dans l'ornière qui nous est naturelle, nous passons une vie entière à ne voir la nature et le champ de la pensée qu'à travers une seule sorte d'instrument. Mais par l'autre pratique, nous pouvons obtenir autant de points de vue différents de la vérité que le nombre de mentaux que nous rencontrons. Quand un autre être humain expose devant nous ses pensées, nous pouvons non seulement les examiner dans notre optique, mais aussi prendre sa méthode et, en faisant nôtres, pour l'occasion, ses tendances et sa déformation mentales, avoir ainsi une vision d'autant plus grande.

Il est très facile d'illustrer ceci par des exemples de la vie ordinaire. Le romancier ne voit dans les salons de la société et les taudis des pauvres que les matériaux qui pourront servir de base à un nouveau livre, alors que celui qui vise la réussite sociale écarte la pensée des taudis et ne voit dans la société que le moyen de satisfaire son orgueil et son ambition, tandis que l'artiste ne peut penser qu'au jeu des couleurs et à l'arrangement des figures et à l'harmonie dont se délecte son sens artistique.

Le simple homme d'affaires n'est pas attiré par les événements complexes quotidiens qui ne sont pas en relation avec ses affaires, alors que l'étudiant en Occultisme sait que des événements très obscurs annoncent d'autres choses qui n'appartiennent qu'au futur. Dans chaque couche de la société et

chaque art ou profession, il nous est prouvé constamment que chaque homme considère n'importe quel sujet en adoptant seulement un ou deux points de vue, et quand on rencontre un mental bien équilibré qui regarde les événements, les hommes et les pensées d'une manière libre de tous les côtés, chacun reconnaît immédiatement une supériorité dans la personne, sans cependant être capable de l'expliquer.

Mais c'est dans l'étude Théosophique qu'il est sage pour nous de nous constituer critiques de nous-mêmes et d'adopter autant que possible la pratique consistant à abandonner notre propre route mentale pour emprunter celle d'un autre. La vérité est simple et il n'est pas si difficile de l'atteindre si nous voulons bien suivre le conseil de *l'Upanishad* hindou et trancher l'erreur. Dans une large mesure l'erreur se développe à partir de notions et d'idées préconçues inculquées en nous par nos éducateurs et notre vie.

L'influence de ces idées préconçues apparaît chaque jour parmi les Théosophes qui cherchent à avoir plus de livres à lire sur la Théosophie. Leur mental est si plein de vieilles notions qui ne sont pas expulsées d'une manière violente, que la vérité ne peut pas être facilement perçue. S'ils lisaient moins de nouveaux livres et passaient plus de temps à relire ceux qu'ils ont essayés en premier, tout en s'efforçant studieusement d'entrer dans toute la pensée de l'auteur, ils enregistreraient un bien plus grand progrès.

Prenez, par exemple, la *Clef de la Théosophie*. Elle est pleine de toutes les doctrines principales de la Religion-Sagesse, et d'indications concernant d'autres points. Beaucoup de gens, après en avoir fait la lecture, se sont mis en quête d'un autre livre. Ils prétendent bien le posséder. Cependant, si vous leur posez quelques questions, ou écoutez les leurs, il apparaît clairement qu'ils n'ont saisi que la partie de l'ouvrage qui, d'une

certaine façon, coïncide avec leur formation antérieure et la ligne de pensée qu'ils ont acquise. En fait, c'est justement la partie sur laquelle ils n'avaient pas besoin de s'attarder, puisque, comme elle est en affinité avec eux-mêmes, elle peut être comprise à n'importe quel moment. Mais si un lecteur veut bien se mettre dans la position d'être son propre critique, alors les parties du livre qui semblent obscures seront attaquées, sans s'en détourner et si elles sont examinées sous tous les angles, elles pourront bientôt être transformées en possessions. Et, simplement du fait que telle n'a pas été la pratique, il est arrivé que certaines présentations d'une valeur extrême de la doctrine et de la philosophie soient restées enfouies dans des livres et des revues théosophiques parus antérieurement, pendant que des lecteurs qui en ont pris connaissance une seule fois sont passés fébrilement à d'autres ouvrages et ont perdu le souvenir de ce qui aurait pu les éclairer.

Le Théosophe qui aime à se qualifier de pratique et de logique, qui abhorre le mysticisme, devrait essayer de voir ce que veut dire le Théosophe mystique, et le mystique devrait lire soigneusement les mots exprimés par le membre pratique, dans le but de pouvoir s'équilibrer lui-même. Un mental complètement pratique, ou entièrement mystique, n'est pas bien équilibré. Et aussi longtemps que l'homme pratique et logique qui se trouve dans nos rangs repoussera le mysticisme et ne lira jamais les textes qui s'en inspirent, il restera déformé et déséquilibré aux yeux de ceux qui voient les deux côtés, parce qu'il est enveloppé dans des idées et des méthodes qui ne sont justes que dans leur propre domaine. L'attitude d'esprit proposée ne doit pas être observée seulement envers notre littérature et la philosophie étudiée ; elle doit être celle de chaque heure du jour et pouvoir s'appliquer à nos relations avec autrui. Elle nous amènera à discerner le défaut commun consistant à refuser de

considérer les pensées exprimées par une autre personne, parce que sa personnalité nous est désagréable. Souvent, dans nos rangs, nous trouvons des gens qui ne prêtent aucune attention à certains autres membres qui, selon eux, sont incapables de raisonner correctement ou de parler clairement. Cependant, en dehors de toute considération de charité et de politesse, il existe une loi occulte, qui est trop ignorée, — selon laquelle chacun est amené insensiblement par la loi Karmique à s'adresser aux autres sur ces sujets et à offrir une occasion à l'interlocuteur de faire un bond, pour ainsi dire, hors de sa façon de penser favorite et de considérer la vie telle qu'elle est vue à travers les yeux d'un autre. Ceci se produit souvent, si nous le permettons, dans la tentative faite pour maîtriser l'irritation ou l'ennui causé par la manière dont l'autre personne présente sa pensée dans son mental. Mais si nous refusons de saisir l'occasion, que ce soit en nous échappant absolument ou en recouvrant notre mental d'un épais manteau d'indifférence, l'idée brillante et nouvelle qui apparaît en tremblant dans le champ de notre conscience est rejetée et perdue dans les sombres recoins du plan mental. Ou bien alors, en envisageant les choses d'une autre manière, nous pouvons, conformément à la loi Karmique, être la seule et unique personne capable à ce moment d'élucider l'idée de notre frère, et nous restons encore son débiteur si nous n'acceptons pas l'opportunité offerte. De quelque point de vue qu'on se place, le résultat est le démérite.

Conquérons donc le soi dans le domaine indiqué et ainsi transformons l'insidieux ennemi et le trompeur intérieur en l'ami et le guide constant.

William Q. JUDGE

LE SUBJECTIF & L'OBJECTIF²

Une leçon tirée de l'allégorie de la Caverne de Platon (*République*, Livre VII) :

Maintenant, dis-je, essaie de concevoir notre nature, selon qu'elle est éclairée ou non par l'éducation, au moyen du tableau suivant : représente-toi des êtres humains dans un séjour souterrain en forme de caverne ouverte à la lumière par une entrée s'étendant sur toute la largeur ; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés de telle manière qu'ils ne peuvent bouger ni regarder ailleurs que devant eux, car les chaînes les empêchent de tourner la tête. A une certaine distance au-dessus d'eux, brille derrière eux la lumière d'un feu, entre le feu et les captifs passe une route à un niveau élevé ; le long de cette route, imagine-toi un petit mur pareil aux tentures que disposent les montreurs de marionnettes entre eux et les spectateurs et au-dessus desquelles ils font voir leurs prodiges.

Je vois cela, dit-il.

Imagine-toi maintenant, passant le long de ce mur, des hommes porteurs de toutes sortes d'ustensiles qui apparaissent au-dessus du mur... et naturellement, parmi ces porteurs, certains font entendre des paroles tandis que d'autres gardent le silence.

Voilà un étrange tableau, dit-il, et d'étranges prisonniers.

Ils nous ressemblent, répliquai-je. Et d'abord, penses-tu qu'ils pourraient voir d'eux-mêmes et de leurs semblables autre chose que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?

Et comment en serait-il autrement, dit-il, si toute leur vie durant ils ne peuvent remuer la tête ?

Et des objets qui défilent au-dessus du mur n'en est-il pas de même ?

En effet.

Et s'ils pouvaient parler entre eux, ne croiraient-ils pas nommer les objets réels eux-mêmes en nommant les ombres aperçues ?

Nécessairement.

Et si, maintenant, il y avait un écho renvoyant les sons du fond de la prison, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, penses-tu qu'ils ne prendraient pas sa voix pour celle de l'ombre défilant devant eux ?

Assurément, par Zeus, dit-il.

² Traduction de l'article « The Subjective and the Objective » de W.Q. Judge (*The Path*, février 1896) Il est absolument certain que la vérité ne saurait être autre chose pour eux que les ombres de ces objets.

Le terme *conscience* est utilisé par les auteurs en rapport avec le mouvement Théosophique avec des sens très variables. Les atomes sont des vies invisibles, dit H.P.B. ; et il n'existe rien que l'on puisse qualifier d'inorganique, au sens de matière morte ou sans vie. Chaque variété ou sorte d'existence est consciente sur son propre plan, ou selon sa condition ou son état propre ; les molécules de granit le sont en vérité, aussi bien que le mental de l'homme, quoique d'une façon différente. Chaque molécule du cerveau a sa conscience propre selon son état ou son plan d'existence, et la somme de conscience de ses molécules constitue la conscience du cerveau dans sa totalité, considéré comme un simple organe physique visible.

Mais, l'homme astral que nous pouvons considérer comme occupant la même étendue que le corps physique et lui correspondant, — pour ne pas dire qu'il coïncide avec lui — organe à organe et molécule à molécule, est le véritable siège de la sensation. Dans le cerveau sont enregistrées et interprétées les sensations. Le cerveau astral, l'organe de Kama-Manas, ou mental inférieur, fournit le lien mettant en rapport le penseur et, l'objet de la pensée, et c'est ici qu'est établi le pont franchissant l'abîme qui a été reconnu comme complètement infranchissable par les philosophes, au moins dans les pays d'Occident.

Le Président BASCOM s'exprime ainsi :

Les faits doivent exister soit dans l'espace comme faits physiques, soit dans la conscience comme faits mentaux. Il n'y a pas de troisième état. Les phénomènes mentaux et physiques sont séparés par un fossé large et profond provenant du fait que les premiers ont lieu exclusivement dans la conscience, et les autres, tout aussi exclusivement, hors de la conscience (dans l'espace).

Et encore :

Nous ne pouvons pas *a priori* apercevoir de raison impérieuse pour laquelle le transfert d'influence du mental à la matière et de la matière au mental serait une absurdité. C'est dans le cerveau que l'on trouve les dernières traces de force physique dans le mouvement vers l'intérieur ; de même, on en rencontre les premières traces au même point, dans le mouvement vers

l'extérieur. L'œil ne peut pas suivre de changements matériels au-delà ; c'est là qu'il commence à pouvoir les percevoir. Comme la dernière impulsion nerveuse est reliée au jeu de la conscience... Nous ne pouvons pas l'imaginer... Nous sommes profondément ignorants du genre de connexion pouvant exister entre les deux.

Maintenant, le système de la Théosophie reconnaît une gradation continue de pouvoirs, facultés, états, principes — appelez-les comme vous voudrez — depuis le plus élevé, ou le plus spirituel, jusqu'au plus bas, ou plus matériel. Dans toute cette gamme d'états ou de conditions, on ne trouve pas de coupure. Il n'y a pas de fossé à combler. La conscience est le postulat nécessaire au plus matériel et en est le substratum indispensable, et la conscience est le noumène ou la réalité essentielle du plus spirituel.

Nous ne connaissons rien de plus matériel ou externe que le corps physique matériel et visible — le monde dit de matière ; c'est ce qui représente le mur intérieur (si on renverse la métaphore de l'extérieur vers l'intérieur) de la caverne que Socrate décrit dans le dialogue de Platon, le mur sur lequel tombent les ombres considérées par les prisonniers comme les seules réalités. En fait, le « mur » peut être pris simplement comme représentant le rideau d'un théâtre et les ombres elles-mêmes la substance physique connue de nous et de nos compagnons prisonniers. En conséquence, sur ce plan le plus inférieur (le plan des ombres), il ne peut y avoir réellement de conscience comme nous la connaissons ; la conscience ne regarde que ce qui est plus bas et ne peut, à cause de ses chaînes, se tourner vers le haut pour apercevoir la lumière. Il est dit, en fait, que l'atome est l'Atma ou le septième principe de la molécule ; mais la molécule est infinitésimale et invisible, et nous ne pouvons même pas deviner avec profit, encore moins savoir quelle conscience elle peut avoir elle-même — quelle est la nature de la conscience sur ce plan.

Par rapport à l'homme physique, l'homme astral, ou kamique, est à l'intérieur, ou au-dessus, ou il lui est supérieur ; et son appréhension de la nature extérieure ou physique — que nous nommons sensations — est la forme la plus inférieure de conscience que nous reconnaissons. Mais la simple sensation n'est pas intelligente. De même que l'homme astral, ou émotionnel, existe à l'intérieur de l'homme physique (dans le sens symbolique du mot « intérieur ») et qu'il saisit ce dernier, par son pouvoir de sensation, de même, il existe à l'intérieur de l'astral, ou de l'émotionnel, la faculté ou le principe logique, dont la fonction est de trier les sensations et de rattacher chacune d'elle à sa source ou à sa cause dans le monde extérieur. Cette faculté logique (le mental inférieur ou Kama-Manas) est, dans sa relation avec le monde ou avec les plans en-dessous d'elle, la faculté qui perçoit, et son action lorsqu'elle saisit et interprète les sensations, s'appelle la perception.

Supposez maintenant, que nous considérions l'Ego réel (l'entité permanente que nous désignons lorsque nous disons « l'homme ») comme étant l'un des prisonniers représentés par Platon comme enfermés dans un repaire ou une caverne, et la matière extérieure, physique, visible et tangible, comme représentant les ombres sur le mur de la caverne. L'Ego, dans sa descente de l'esprit dans la matière, s'enfonce de plus en plus dans la caverne, jusqu'à ce qu'il atteigne le mur et s'y trouve arrêté.

Il ne peut aller plus loin, et, poussé par la loi universelle d'action et de réaction qui embrasse tout, il doit re-parcourir le chemin, vers l'esprit. Sa progression vers le bas, ou vers l'extérieur (en partant de l'esprit, c'est-à-dire vers l'intérieur, du point de vue de la caverne) s'est faite sans conscience d'aucune sorte que nous puissions comprendre. Quand il frappe le mur de son cachot et essaie d'aller plus loin, il ne le peut pas ; sa limite

est atteinte. Ceci développe une conscience inintelligente, une conscience entièrement spirituelle, et en aucun sens manasique. Au fur et à mesure qu'il recule au cours de l'involution, toujours face au mur, la lumière de Manas renvoyée par le mur lui permet d'interpréter d'une certaine manière ces sensations (de les distinguer l'une de l'autre et de les grouper) mais pas encore de les rattacher à lui-même. C'est ici le début du mental le plus inférieur, connu, dans la classification de M. SINNETT sous le nom de Kama Rupa, ou Ame animale. Pour atteindre ce degré de développement, des âges incommensurables ont été nécessaires. L'aube de la première sensation commence quand le développement physique a progressé suffisamment pour fournir au corps astral un véhicule convenable. Le développement astral se poursuit et modèle le monde physique à ses fins ; jusqu'à ce que lui-même, à son tour, ou les deux ensemble soient devenus un véhicule convenable pour les facultés d'émotion et de perception. Il est facile de nommer ces étapes, mais elles ont été franchies à une allure lente et laborieuse pendant les première, seconde et troisième rondes de notre chaîne de globes. Elles ont été répétées en des périodes plus brèves quoique immensément longues dans les premières races de notre quatrième ronde.

La pierre est douée de conscience moléculaire : ce n'est pas la conscience telle que nous la connaissons, mais elle est appelée ainsi seulement par analogie. La plante est douée de conscience astrale — celle qui marque l'aube de la sensation — et l'animal est doué de conscience émotionnelle — l'aube de la perception. Au fur et à mesure que cette faculté (ou ce principe) devient de plus en plus complètement développée et active, une nouvelle faculté commence à agir — l'intellect humain, le manas inférieur commence à s'éveiller et à exercer ses fonctions. Le prisonnier s'est retiré assez loin du mur de la

caverne, a évolué assez loin en direction de la perception spirituelle pour être capable de reconnaître ses principes inférieurs comme lui-même — et de relier l'expérience, les sensations, les perceptions de ces principes inférieurs à sa propre identité, de distinguer entre le « Moi » et le « Non-Moi ». Ceci constitue la soi-conscience, ou conscience de soi ; le stade humain est alors atteint dans le voyage de retour de la monade depuis les confins de la matière.

Dans l'ouvrage « *Discussions of Philosophy and Literature* », Sir William HAMILTON, l'un des philosophes les plus éminents des temps modernes, déclare :

Dans la philosophie du mental, le terme *subjectif* dénote ce qui doit être attribué au sujet pensant, l'Ego ; et *objectif* ce qui appartient à l'objet de la pensée, au Non-Ego... Ces termes corrélatifs correspondent à la première, et la plus importante distinction en philosophie ; ils représentent l'antithèse originelle dans la conscience du soi et du non-soi — distinction qui, en fait, implique toute la science du mental, car la psychologie n'est rien de plus qu'une détermination du subjectif et de l'objectif, en eux-mêmes et dans leurs relations réciproques.

Hamilton n'était pas seulement un penseur profond et un grand érudit, il était aussi un maître de la langue anglaise capable d'exprimer ses pensées clairement et de manière concise. La définition citée plus haut donne certainement le bon usage de ces termes, et pour ceux qui, avec le Président Bascom, soutiennent qu'un gouffre infranchissable sépare très nettement les faits qui se produisent dans la conscience des faits qui se produisent dans l'espace, il s'emblerait inutile d'élucider plus la question. Mais, quand ces termes sont utilisés dans des discussions théosophiques ; on ne doit pas perdre de vue un autre point important : l'Ego, le Non-Ego et le lien entre les deux (le penseur, l'objet de la pensée et la pensée) sont tous un. Ceci met en relief le fait que la ligne qui sépare le sujet de l'objet est purement imaginaire ; la distinction est logique mais n'est pas métaphysique. Ainsi, les termes subjectif et objectif

apparaissent comme entièrement corrélatifs, et ce qui est subjectif dans une relation est objectif dans une autre, et *vice versa*. Cette caractéristique de corrélation a toujours été reconnue, mais elle devient plus significative et prend des aspects nouveaux quand on l'examine à lumière la constitution septuple de l'homme.

Les philosophes qui ont pensé le plus profondément, et qui ont exploré le plus complètement la nature humaine et les différents problèmes de l'ontologie, montrent par leurs postulats et leur façon de raisonner qu'ils appréhendent implicitement (s'ils ne les reconnaissent pas explicitement) plusieurs des distinctions représentées par la classification septuple des principes. Le Dr. James March, Président de l'Université du Vermont, au moment de sa mort, il y a environ cinquante ans, laissa plusieurs traités philosophiques qui ont été ensuite rassemblés et publiés par son successeur à la Faculté de cette institution. Il y a de nombreuses années que j'ai lu cette œuvre, mais je me souviens distinctement d'un essai dans lequel l'érudit docteur discutait des changements produits par l'apparition de facultés supérieures dans le cours de l'évolution. Il y parlait de la force grâce à laquelle un cristal se construit par des apports successifs, par des additions régulières provenant de l'extérieur, de la force par laquelle un germe végétal se développe de l'intérieur, des pouvoirs de perception et de locomotion qui caractérisent l'animal, jusqu'à certaines espèces auxquelles il accordait la faculté logique de ratiocination, et de la faculté d'intuition, ou de perception des vérités et axiomes intellectuels et spirituels — faculté qui distingue l'homme des formes inférieures de vie animale. Ici, dans la classification de l'existence comme amorphe, cristalline, végétale, animale et humaine, chaque nouvel échelon comprend tous les échelons situés en dessous, en surajoutant cependant une nouvelle

faculté, un nouveau pouvoir ou principe de croissance, se trouve clairement préfigurée la méthode sur laquelle est développé notre enseignement de la constitution septuple de la nature et de l'homme.

Comme le subjectif est ce qui est à l'intérieur et l'objectif ce qui est à l'extérieur, la relation commence à apparaître avec l'évolution du principe astral, ou Linga Sharira ; car l'entité purement physique est si entièrement une dans la nature qu'on ne peut guère considérer ses différentes formes comme ayant entre elles une telle relation. (Cependant il existe probablement sept aspects dans la nature physique au-dessous de l'astral, comme en témoignent la terre, l'eau, l'air, le feu etc. ; et la terre peut être en vérité objective à l'air). Les distinctions qui sont si évidentes, d'organique, inorganique etc. sont réellement des manifestations différentes des principes supérieurs qui pénètrent les formes. Mais, c'est au moment du développement du principe astral que la relation apparaît ; ce principe est subjectif par rapport au corps physique, et ce dernier est objectif par rapport au, premier. De même, quand le principe kamique se développe, ou se manifeste en passant de la potentialité au stade de l'expression, d'un état latent à l'état actif, il devient à son tour subjectif et, pour lui, les principes inférieurs sont objectifs. Quand le Manas Inférieur à son tour devient actif et subjectif, il prend connaissance intelligemment des principes inférieurs comme de réalités objectives et reconnaît leur identité avec lui-même, et alors la soi-conscience apparaît. Et, quand, par l'évolution ou par entraînement, le Manas Supérieur deviendra actif, alors tout le quaternaire ou Ego inférieur, deviendra objectif dans sa relation avec cette faculté supplémentaire.

Ceci est très bien exprimé dans un article de la revue *Lucifer* de Septembre 1891 (Vol. IX, p. 23), de la manière suivante :

Cette expansion de la conscience inclut le développement des sens subtils qui ouvrent à l'homme intérieur des mondes nouveaux, peuplés par leurs habitants, et interdépendants entre eux. Le subjectif devient l'objectif, avec au-delà une subjectivité encore plus subtile, qui de même peut devenir objective quand une conscience encore plus spirituelle est atteinte par l'aspirant à la liberté.

Dans la *Secret Doctrine* (Vol. 1, p. 189) H.P.B. dit :

Il va sans dire qu'il doit y avoir une énorme diversité de significations dans des termes comme « objectivité » et « subjectivité », « matérialité » et « spiritualité », lorsque les mêmes termes sont appliqués à des plans différents d'existence et de perception.

Cet article vise à être suggestif plutôt qu'exhaustif, et j'aurai atteint mon but, si j'ai mis plus clairement en lumière la relation de subjectif à objectif et montré la direction dans laquelle il faudrait chercher une meilleure compréhension du côté philosophique de notre littérature.

ALPHA